

Du chaos, de la temporalité, et de la métapsychologie entre autres

*Le Chaos, le vieux Chaos, ce désordre premier dans les contradictions ineffables duquel espace,
temps, lumière, possibilités, virtualités étaient à l'état futur (...)*

Valéry, Mon Faust

Tout le monde connaît l'anecdote de la découverte des antibiotiques, la « faute » d'A. Fleming à l'origine d'un fécond artefact. Mais, à cette faute a fait pendant l'observation surprenante qui l'a conduit, au lieu de jeter sa culture, à déceler sous elle l'artefact, l'élément fécond, l'élément qu'on n'attendait pas, en un mot l'élément latent. L'artefact est apparemment un élément qui n'appartient pas à la science et pourtant, d'un certain côté, il faut bien se rendre à l'évidence, il lui appartient. Couronné de succès, il révèle son ambivalence fondamentale ; rejeté dans les poubelles des laboratoires, il en devient le déchet inévitable. L'étymologie du mot artefact montre une évolution récente des racines latines *arte* et *facta*. Elles renvoient respectivement pour la première à art, entendu comme méthode, manière, habileté, métier, technique et pour la seconde, à effet. Ainsi, l'artefact se présente d'emblée comme un effet de l'art et non comme un fait de l'art. L'effet souligne la dimension de conséquence, qui porte en elle une dynamique qui l'oppose à la statique du fait, à la chose faite. Au niveau épistémologique, l'artefact est situé d'emblée en tant qu'effet dynamique de l'exercice d'un art. En tant que tel, il désigne le sujet qui exerce cet art.

Dés lors, nous ne pouvons plus l'envisager sans prendre en note ce qui s'y révèle du sujet au travers de l'inattendu. Autrement dit, de ce qui fait que le sujet dans l'exercice de son art produit à son insu quelque chose qui viole ou transgresse une loi communément admise. Saisir cet effet ne peut donc plus passer uniquement par un examen objectif des faits discordants de notre attente. L'artefact se montre plus compliqué, si ce n'est plus complexe, qu'une simple scorie indésirable de l'art. À travers l'artefact se surajoute accidentellement ce que la dimension du sujet fait à la loi. On commence à se douter ainsi que l'artefact n'est pas un simple accident de laboratoire. Il apparaît bientôt comme une manière de trébucher incontrôlable se produisant, mais qui aurait aussi bien pu ne pas se produire, sur le trajet réglé par les lois de la méthode scientifique. D'un tel événement on pourra dire selon le lieu d'où on l'observe qu'il est faute ou lapsus.

Du point de vue de la méthode scientifique, on pourra y voir la notion de faute, de faute par inadvertance. D'un point de vue métapsychologique, on pourra y voir la dimension du lapsus. Celle qui croise la dimension accidentelle, celle que la définition du Lexis¹ relève. Dimension accidentelle qui souligne celle de l'inattendu et de l'aléatoire, de l'imprévu. Accident inattendu... Comme une chute ! Quelqu'un « qui est tombé »... accidentellement... Tel est le sens du mot latin *lapsus*². Ce même lapsus que S. Freud nous encourage à considérer au début des « *Rapports du mot d'esprit et de l'inconscient* » comme générateur de sens, pourvu qu'il soit regardé comme tel. De fait, un objet n'est scientifique que d'être regardé comme tel.

Dans le lapsus comme dans l'artefact, il est question d'une connaissance cachée, d'un savoir latent, insu, qu'une analyse adéquate ne manquera pas de mettre au jour. Tout cela suppose un « savoir-regarder », capable de se mettre en mouvement sous l'effet d'une surprise et, y décelant le moment positif³ qu'elle contient, d'engager alors un « savoir-faire ».

Dans le lapsus comme dans l'artefact, il est question aussi d'une bifurcation où un sujet emprunte un trajet de façon parfaitement aléatoire et imprévisible. La reconnaissance du trajet emprunté n'étant possible qu'*a posteriori*, qu'une fois la chose faite.

Dans le lapsus comme dans l'artefact, tout savoir antérieur devient inutile ou plutôt, tout savoir antérieur est comme remis en question. C'est là ce qui me paraît éminemment surprenant. Tout semble se passer comme si la faute, l'erreur, accédant au statut d'artefact ou de lapsus faisait jaillir aux yeux d'un homme de l'art un sens nouveau. Comme si de deux dimensions en surgissait une troisième en trompe-l'œil. Comme si à travers la surprise et l'aléatoire, l'humain prenait épaisseur en bifurquant de façon imprévisible dans la perspective et dans le futur. Dans tout cela il y bien du comme si et de l'humain et, dès lors comment ne pas s'interroger avec J. Laplanche... mais si le « comme si » était véritablement la façon dont l'être humain est structuré... ⁴



Morphismes

En liant comme je viens de le faire la question du comme si, posée ici par J. Laplanche, à l'artefact et au lapsus, j'introduis explicitement la question de la modélisation en métapsychologie.

Dans son ouvrage *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, J. Laplanche nous propose la question du surgissement du psychanalytique à travers le biologique, le phylogénétique, le mécanicisme et la linguistique, point que J. Lacan avait souligné. Ce surgissement du psychanalytique s'opérerait d'une découpe dans les champs évoqués. Mais il nous met aussitôt en garde. Dans *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*, il ne s'agit ni d'une vraie biologie, ni d'un vrai mécanicisme, ni même d'une vraie linguistique, idée qui est généralement acceptée. Dans le même travail, J. Laplanche nous propose le concept de morphisme (anthropomorphisme, biomorphisme, mécanico-morphisme et enfin linguistico-morphisme) comme porteur d'une relation entre ce qui est aux confins du champ psychanalytique et ce qui est à l'intérieur de ce champ. Il nous dit qu'il met en question l'existence d'une relation de cause à effet entre ces deux champs, mais « qu'il existe une mutation profonde qui les rend véritablement méconnaissables l'un par rapport à l'autre⁵ ». Nous avons donc dans les propositions qui nous sont faites, du moins telles que nous les avons lues, une chose essentielle : c'est que, s'il y a quand même un morphisme entre ces emprunts à des sciences extérieures à la

métapsychologie et l'intérieur du champ psychanalytique, eh bien, ce morphisme est tellement déformant jusque dans la substance que ce serait l'acte de déformation lui-même qui serait en quelque sorte fondateur du champ psychanalytique. Comme si cette déformation était nécessaire à mettre en adéquation le sujet et toute théorie qui s'y rapporte. Là encore, la question du comme si est centrale, et la phrase de J. Laplanche peut continuer de résonner... mais si le « comme si était la façon dont l'être humain était structuré »...

Le mot morphisme⁶ n'a pratiquement plus cours hors de son usage mathématique. En allant plus avant dans cette lecture, nous ne voyons pas en quoi un morphisme devrait nécessairement être lié à une relation de cause à effet. Si un morphisme était modelé de cette sorte, ce ne pourrait être que l'une des sortes parmi quantité d'autres façons de construire un morphisme. La relation de cause à effet ne nous semble pas devoir être le modèle unique duquel dériverait l'ensemble des relations possibles entre deux éléments. En effet, un morphisme, au sens mathématique, suppose l'existence de deux ensembles d'entités repérables, dont le second sera une représentation plus ou moins déformée du premier. L'existence de ces deux éléments repérables permettant d'établir une fonction. Or, J. Laplanche nous dit que bien qu'existants, ces deux ensembles sont méconnaissables l'un par rapport à l'autre, et donc que les entités qui devraient être correspondantes ne sont pas repérables d'évidence. Tout en reconnaissant volontiers que l'auteur n'a pas écrit *inconnaisable*, il nous faut cependant constater que la fonction qui lierait ces deux ensembles ne saute pas immédiatement aux yeux si ce n'est, comme il le proposera, une relation de traduction. La relation de traduction ne saurait se résumer purement et simplement à un morphisme mathématique permettant de dégager une fonction nette. Nous n'en voulons pour preuve que les tentatives infructueuses de traduction automatique. Ainsi, bien que par une approche qui nous semble légèrement différente, nous ne pouvons donc bien évidemment que suivre J. Laplanche quand il doute que la relation de cause à effet soit celle qui rende raison du morphisme entre l'intérieur et l'extérieur du champ psychanalytique.

Mais alors, si nous convenons de ce qui précède, comment peut-on encore parler de morphisme ? Il ne peut s'agir d'un morphisme au sens fort, au sens mathématique. Il pourrait s'agir alors d'un usage affaibli, référant plus

volontiers à la racine morph-(o) utilisée pour rendre compte d'une parenté de forme. Ainsi, ce que j'entends de ce que J. Laplanche écrit, c'est qu'il y a une relation de « forme » entre le champ psychanalytique et les champs scientifiques périphériques, une telle relation semblant devoir être orientée. Alors, pour ma part, je proposerai volontiers au lieu de morphisme, une relation de traduction plus simplement orientée en termes d'antériorité et de postérité ou, reprenant l'orientation proposée, entre les confins et l'intérieur. En d'autres termes, il n'y aurait vraisemblablement pas de morphisme au sens mathématique entre les modèles scientifiques utilisés et le champ psychanalytique. Par contre, il nous semble certainement plus probable qu'il puisse y avoir un transfert de modélisation reposant sur une relation de traduction simplement orientée, et non vectorisée, comme pourrait nous inciter à le penser le mot même de morphisme.



Traduction

Si cette hypothèse est viable, on devra trouver dans l'œuvre de S. Freud au moins quelque chose qui soit de l'ordre du transfert de modélisation par traduction. Selon le proverbe « *traduttore, traditore* » on peut aussi penser que quelque chose aura été trahi dans cette traduction. Nous n'aurons pas à chercher bien loin dans l'œuvre de S. Freud pour trouver cet élément.

Parmi les critiques qui sont couramment adressées à « l'Esquisse d'une psychologie scientifique », nous retiendrons celle qui voudrait que les prélèvements de S. Freud à la physique l'aient conduit à développer une sorte de sous-physique, voire une fausse physique. Sans vouloir prétendre couvrir tout le champ de la physique engagée dans « l'Esquisse d'une psychologie scientifique », nous travaillerons sur le seul aspect de la question énergétique. On sait que cette question de l'énergie prête le flanc à au moins deux types de critiques : d'une part, cette énergie est postulée mesurable, d'autre part, l'emprunt à la thermodynamique semble fait à l'envers. La première critique, pour être tout à fait fondée en droit — il est clair que l'énergie psychique ne saurait se mesurer — est peut-être un peu outrancière. En effet, si nous nous permettons de remplacer l'adjectif « mesurable » par « évaluable », ce qui selon nous ne changerait pas grand-chose au sens métapsychologique, l'objection tomberait d'elle-même. En

ce qui concerne la seconde critique, nous renverrons à J. Laplanche et J.-B. Pontalis⁷. Mais nous nous permettrons de faire les remarques suivantes : il est question en physique et en chimie d'énergie libre et liée, mais libre pour quoi ? et liée à quoi ? Eh bien, si on examine de plus près l'équation fondamentale qui définit l'entropie, on constate que cette entropie représente l'énergie liée à la forme calorifique ; l'énergie libre, elle, est libre pour la transformation chimique envisagée, elle est disponible pour la transformation, elle est engagée dans la réaction. Alors, l'équation fondamentale se traduit ainsi : l'énergie totale engagée dans une réaction chimique est égale à la somme de l'énergie libre pour la réaction et de l'énergie liée à la forme calorifique (entropie).

On voit qu'on peut traduire différemment en respectant le sens : l'énergie totale engagée dans une réaction chimique est égale à la somme de l'énergie liée à la réaction et de l'énergie libre de se transmettre sous forme calorifique, de se dissiper, l'entropie. De ce point de vue, l'énergie liée à la forme calorifique est libre pour la dissipation et l'énergie libre pour la réaction est liée à la réaction. On peut résumer ces propositions sous la forme suivante :

EN...		RÉACTION	TRANSMISSION
...THERMO-DYNAMIQUE	Formulation 1A	Énergie <i>libre</i> pour la réaction	Énergie <i>liée</i> à la forme calorifique
	Formulation 1B (équivalente à 1A, mais en miroir)	Énergie <i>liée</i> à la réaction	Énergie <i>libre</i> pour se transmettre sous forme de chaleur
...MÉTA-PSYCHOLOGIE	Formulation 2	Énergie <i>liée</i> à des représentations	Énergie <i>libre</i> pour se transmettre d'une représentation à l'autre

Dés lors qu'on compare les formulations 1B et 2, les énoncés freudiens résonnent tout autrement ! Ce que Freud caractérise comme énergie psychique libre ou mobile est bien l'équivalent métaphorique de l'entropie, l'énergie libre de se dissiper. Et, de la même façon, l'énergie psychique liée est la métaphore de l'énergie physique liée à, libre pour la

réaction, engagée dans la réaction, contrôlée et contrôlante de cette réaction. S'agit-il dès lors d'une inversion réelle du sens physique ? Notre point de vue nous conduirait plutôt à penser que Freud a opté pour une autre présentation, une présentation moins habituelle mais conforme au sens physique.

En posant l'entropie comme le modèle de l'énergie psychique libre, nous ne pouvons que constater qu'il y a dans ces formulations métapsychologiques un transfert de modélisation respectant la signification d'une discipline de pointe de la physique (n'oublions pas qu'alors, la thermodynamique venait tout juste d'éclore). Si nous poursuivons cette lecture par celle du Manuscrit E « Comment naît l'angoisse », nous y trouvons que la tension qui est transformée en angoisse est justement celle qui n'a pas été psychiquement « liée⁸ ». Ainsi, si nous poussions dans ses limites le transfert de modélisation qu'opère Freud, il nous faudrait considérer l'angoisse psychique comme un analogue de l'entropie physique... Nous ne pouvons le faire ici, mais nous nous réservons de le développer dans un autre travail.

L'intuition que nous avons que dans l'œuvre freudienne il y a d'authentiques transferts de modélisations, et non pas simplement une série de métaphores plus ou moins efficaces, va se trouver renforcée par la relecture d'un texte bien connu : « Le Refoulement⁹ ». On nous permettra de citer la partie du texte de Freud qui sera le point nodal de notre argumentation : « Le refoulement travaille donc de manière tout à fait individuelle : chaque rejeton du refoulé peut connaître un destin particulier ; un peu plus ou un peu moins de déformation et le résultat change du tout au tout. Dans ce même contexte on peut comprendre que les objets préférés des hommes, leurs idéaux, découlent de mêmes perceptions et expériences que les objets qu'ils ont le plus en horreur ; ils ne se distinguent les uns des autres, à l'origine, que par d'infimes modifications¹⁰. »

À la lecture de ces mots, ce qui frappe d'abord, c'est l'extrême largeur du champ des destins des rejetons du refoulé. Puis, Freud installe l'idée que les objets préférés et les objets pris en horreur ont les mêmes origines, ou plus exactement trouvent leurs origines dans les mêmes éléments ; alors, sans que la phrase se termine, à peine retenue par la ponctuation d'un

point-virgule, arrive enfin l'idée d'infimes modifications à l'origine de différences si radicales.

On ne peut s'empêcher d'entendre comme en écho à ce texte celui, contemporain, de H. Poincaré : « Ici encore, nous retrouvons le même contraste entre une cause minime, inappréciable pour l'observateur, et des effets considérables, qui sont quelquefois d'épouvantables désastres¹¹. »

On voit à l'évidence qu'il s'agit bien de la même chose : d'infimes causes provoquent des effets considérables. On sent aussi toute la dimension philosophique de ces deux propos. Mais c'est que là Freud parle en philosophe de la métapsychologie, et Poincaré en philosophe de la physique. Pourtant, il ne s'agit plus aujourd'hui de philosophie. Les réflexions de H. Poincaré ont été bien vite oubliées des physiciens, et ce n'est que depuis peu qu'on a exhumé ses propos des rayons des bibliothèques de philosophie. C'est qu'en effet un événement a eu lieu depuis, dans le monde de la physique : celui de la découverte du chaos (ou plutôt, devrions-nous dire, de sa redécouverte), et la philosophie de Poincaré s'est inscrite de plain-pied dans le champ scientifique.



Du chaos, du hasard et des mathématiques

La théorie du chaos est à la mode d'aujourd'hui, cependant il convient de bien y prendre garde, comme le souligne avec beaucoup de force I. Ekeland : la théorie du chaos n'est pas la théorie du bordel ambiant¹². Ainsi, si le rapprochement que suggère la relecture que nous faisons de ce texte de Freud est séduisant, il nous est indispensable de le fouiller plus avant. Qu'est-ce que le chaos ? S'agit-il réellement de chaos dans le texte de Freud ?

Un des caractères fondamentaux du chaos est l'imprévisibilité, en d'autres termes, le chaos est une des formes du hasard. Dès qu'on introduit le mot hasard, il convient de dissiper une équivoque : de même qu'on croit au hasard, on peut croire qu'il n'y a pas de hasard. Ici, il ne s'agira d'aucune croyance, ni de l'une ni de l'autre. Nous tâcherons de maintenir une attitude aussi scientifique que possible. Disons-le tout à fait nettement : il n'est pas plus scientifique de croire que tous les phénomènes du monde sont déductibles du calcul, que de croire qu'ils dépendent d'une

quelconque immanence. Nous pensons simplement qu'il existe des phénomènes qui ne se rangent pas sous la rubrique des phénomènes mathématisables. Ainsi, si on observe un jeu de pile ou face, l'apparition successive des piles et des faces se fait dans un ordre qui n'est pas calculable ni même reproductible. Pour peu qu'on reproduise l'opération un certain nombre de fois, on constatera que l'ordre des sorties est imprévisible. En face de phénomènes de ce genre, seule une approche statistique est habituellement envisagée. En effet, rien ne permet de dire de façon scientifique que l'ordre des sorties observées résulte d'une quelconque loi mathématique, seule la croyance en l'immanence des mathématiques le permettrait. Il est clair que si on pousse ce raisonnement à l'extrême, on ne peut plus rien dire de rien, ce qui n'est pas si grave après tout, mais alors on ne peut plus se représenter le monde. Or, l'activité scientifique est une tentative de se représenter le monde, ou plus précisément d'en donner une représentation qui semble acceptable à d'autres que nous. Il convient de garder présent à l'esprit que la mathématisation d'un objet est justement une vue de l'esprit plus ou moins communicable, et n'est en aucun cas une propriété de cet objet ou phénomène. Ainsi, donner une représentation mathématique plus ou moins acceptable d'un objet du monde, quel que soit cet objet, même un objet psychique, ne saurait jamais être une propriété de cet objet. Il conviendra donc de bien prendre garde à ne pas transformer une mathématisation commode en une croyance. Que le livre du monde soit écrit dans le langage des mathématiques, selon la formule de Galilée, n'implique certainement pas que le monde obéisse aux mathématiques. Ainsi, dire qu'un phénomène obéit à une loi, mathématisable ou pas d'ailleurs, est une fâcheuse habitude et un triste abus de langage, que malheureusement l'usage nous conduit à reproduire nous-même. Un phénomène n'obéit qu'à lui-même et non pas aux lois issues de notre mentalisation du monde. Tout au plus, pourrions-nous dire que nous obtenons une représentation relativement acceptable pour notre entendement qui paraît s'appliquer assez correctement à telle ou telle catégorie de phénomènes. Après cette mise en garde au sujet du hasard et de la science qui nous paraît absolument nécessaire, nous conviendrons de considérer tacitement que nos représentations scientifiques sous-jacentes sont souvent d'allure mathématique, mais peut-être pas exclusivement¹³.

Ainsi, lorsqu'on parle de hasard, de façon générale on considère un système non déterministe, on sous-entend qu'il n'est pas descriptible en termes

mathématiques. Il est fréquent d'envisager qu'un système qui évolue au hasard n'obéit pas aux lois ordinaires, qu'il n'est pas déterminé, ou du moins pas entièrement déterminé par ces lois. Un tel système sera qualifié de non déterministe, et l'imprévisibilité de son comportement sera la règle. Pourtant, il existe d'autres formes du hasard, notamment le hasard qu'on appelle aujourd'hui le hasard déterministe. Il semble qu'il y ait contradiction dans les termes. En effet, si un système est déterministe il est déterminé par des lois ordinaires, et il semble que son évolution ne puisse être le fruit du hasard mais uniquement des lois qui le gouvernent. Ceci est partiellement vrai et nous allons le voir partiellement faux. Nous voyons au moins deux cas où un hasard peut être qualifié de hasard déterministe : le hasard par complication et le hasard dû au chaos, encore que depuis E. Lorenz on sache que l'un est souvent réductible à l'autre.

La première situation est illustrée par un système qui est régi par un très grand nombre de lois déterministes agissant sur lui simultanément, donc très compliqué. Ce système pourra avoir un comportement qui semblera hasardeux simplement par le fait qu'il sera matériellement impossible de tenir compte simultanément de toutes les lois, bien qu'on connaisse l'ensemble de ces lois prises une à une. On voit que dans ce cas, il ne s'agit pas d'une imprévisibilité ontologique, mais seulement d'une imprévisibilité contingente. Le système aura un comportement déterministe hasardeux matériellement imprévisible, mais théoriquement prévisible, et dans ce cas il n'y aura plus de notion de hasard¹⁴. Voilà pour le hasard déterministe par complication.

La deuxième situation où un système déterministe pourra avoir un comportement hasardeux se rencontre dans le cas d'un système régi par un petit nombre de lois simples, et que ce système est sensible à de petites variations de conditions initiales. On objectera que si ces lois sont simples et déterministes, l'évolution du système doit dès lors être totalement prévisible. Ceci est vrai à condition qu'on puisse préciser suffisamment l'ensemble restreint des paramètres intervenant au départ de ces lois simples et ce, que ces lois soient linéaires ou non. Mais, si la précision suffisante des paramètres de départ ne peut être atteinte, l'objection est fautive. Cette éventualité a été envisagée dans les études fameuses d'E. Lorenz sur l'imprévisibilité des phénomènes météorologiques¹⁵ avec des lois linéaires. La théorie qui a été alors développée est plus connue sous

le nom « d'effet papillon ». Pour la petite histoire, il convient de noter que la mise en évidence de cet effet est due à un artefact reposant sur un problème de troncature de décimales pour les nombres réels (problème typiquement informatique !). Ayant fait calculer l'évolution d'un système d'équations différentielles modélisant des situations météorologiques, Lorenz fut obligé d'interrompre le calcul. Il nota alors scrupuleusement les valeurs des variables qui étaient affichées à l'écran. Plus tard, il reprit le calcul en introduisant comme paramètres les valeurs qu'il avait relevées. Il s'attendait à ce que la machine reprenne le calcul au point exact où il l'avait arrêté, poursuivant l'évolution graphique prévue. Mais, très vite, il se rendit compte que l'évolution qui se calculait divergeait notablement de celle attendue avec les valeurs relevées. Le système s'engageait sur des trajectoires totalement imprévues. Il refit la manipulation avec bien sûr les mêmes valeurs et n'obtint jamais deux fois de suite la même évolution du système. Au lieu de conclure à une banale erreur de manipulation, il se mit à vouloir comprendre et conclut que les valeurs affichées qu'il avait notées étaient en fait tronquées d'un certain nombre de décimales, ce qui était habituel sur les premiers micro ordinateurs qui n'avaient pas assez de mémoire vive. Il en vint donc à attribuer l'extrême variabilité des trajectoires observées à l'amplification par les boucles de calculs, de cette toute petite imprécision sur l'état du système à l'instant initial. L'essentiel des évolutions chaotiques était mis en évidence à la suite de cet... artefact !

Le cas des lois non linéaires a été illustré par les travaux du biologiste R. May concernant l'évolution de populations régis par la loi¹⁶.

Le développement graphique de cette fonction¹⁷ permet de donner une image qui montre les bifurcations successives et de plus en plus rapprochées, caractéristiques des processus chaotiques.



On remarquera la nature fractale du diagramme et son aspect périodique. Les périodes des bifurcations croissent : 2, 4, 8, 16... puis le chaos s'installe, on ne peut plus discerner les détails des bifurcations précipitées les unes sur les autres. Pourtant, un phénomène remarquable a lieu lorsqu'on continue à renforcer le système : des zones de stabilité apparaissent au milieu de l'enchevêtrement (on voit ces zones claires allongées verticalement à la droite du diagramme). Sous certaines conditions, le chaos engendre des états stables. Dans une telle situation, on ne peut prédire dans quelle branche de la bifurcation un système décrit par une telle équation va s'engager.

Les deux modalités, linéaire et non linéaire, de hasard dit déterministe que nous venons d'envisager représentent une part extraordinairement grande des phénomènes naturels. Alors, nous entendrons par chaos ces deux éventualités. À la différence du hasard par complication, dans le cas du hasard dû au chaos il ne s'agit plus d'une imprévisibilité contingente. En effet, quelle que soit la précision de l'évaluation des paramètres initiaux, celle-ci ne saurait être complète : il manquera toujours la *énième* décimale.

Ainsi, pour qu'un système déterministe simple qui présente une évolution imprévisible soit qualifié de chaotique, il faut que ce système soit suffisamment sensible à de petites variations des conditions initiales, que les paramètres initiaux ne puissent être connus et appliqués qu'avec une certaine imprécision, et ceci, que la loi soit ou non linéaire. La situation chaotique sera alors représentée par des enveloppes d'oscillations divergentes, oscillations de plus en plus serrées et de plus en plus rapides, et il sera totalement impossible de prédire dans laquelle de ces enveloppes le système pourtant déterministe s'engagera.



De l'intemporel à l'atemporel

Le système psychique peut-il montrer une évolution chaotique ? Personne ne doutera qu'il est très sensible à de petites variations de conditions initiales, mais par ailleurs personne n'est en mesure d'établir les fonctions qui régissent son fonctionnement. Tout au plus peut-on conjecturer l'importance de certains paramètres. Dans l'état, s'il semble probable que le système psychique puisse évoluer de façon chaotique, il nous faudrait

trouver les indices théoriques et cliniques de ces trajectoires divergentes pour être un peu plus sûrs de la pertinence de l'hypothèse chaotique. Nous nous limiterons dans ce travail à la question théorique¹⁸.

Une voie d'abord paraît possible dans l'examen des statuts métapsychologiques de la temporalité. Dans son article sur « L'inconscient¹⁹ », Freud pose d'une part les processus du système inconscient comme ne s'inscrivant pas dans le temps. Il s'agit là d'un caractère intemporel. La non-inscription est pourtant déjà un certain type de relation, l'intemporalité précise un mode de relation au temps fondé sur le déni du cours du temps.

Mais par ailleurs, dans le même texte, l'inconscient n'aurait également aucune relation avec le temps²⁰. N'avoir aucune relation avec le temps, avec le cours du temps, avec la chronologie, voilà qui caractérise l'atemporalité, un mode d'être non concerné par le temps. L'atemporalité, qui semble renvoyer à une sorte d'état perpétuel²¹, reconnaît bien le temps, mais non le cours du temps. Nous avons déjà remarqué dans un précédent travail ce que ces formulations avaient d'apparemment contradictoires²². Si l'inconscient n'a aucune relation avec le temps il ne peut être qu'atemporel. En effet, l'atemporel ne peut exprimer un temps non ambigu. « Il est, a été et sera », c'est ce qui du temps peut se dire par le présent atemporel, c'est-à-dire la dénégation du cours du temps. Une telle dénégation vaut bien reconnaissance de la catégorie a priori du temps, la temporalité.

Ainsi, l'intemporel, à la différence de l'atemporel, ne s'inscrit pas dans le temps, il signe, lui, le déni du temps comme catégorie, et en aval, du cours du temps. On pourrait dire que l'atemporel est de tous temps et que l'intemporel est hors du temps. En d'autres termes enfin, l'intemporel signe la non-pertinence du temps comme catégorie, l'atemporel dit le présent du temps de toute éternité — acceptant le temps comme catégorie ou plutôt la temporalité comme enveloppe — et le temporel assume la pertinence de la dimension temporelle.

La lecture que nous faisons de ce fragment du texte sur l'inconscient nous conduit à distinguer ce qui, de la négation du cours du temps dans l'inconscient, est de l'ordre du dire et ce qui y est de l'ordre de l'agir (du signe). Remarquons que ce dire et cet agir se dialectisent entre eux, et s'opposent l'un et l'autre à l'être-au-temps de la chronologie.

L'apparente contradiction dans le texte de Freud semble donc céder à une lecture plus attentive, mettant l'accent sur les non-relations ou relations de négation de l'inconscient à la fois au temps comme catégorie kantienne a priori et au cours du temps. Est-ce à dire que le temps est représentable dans l'inconscient ? Nous ne pensons pas que cette hypothèse soit nécessaire. Il n'est, en effet, nul besoin que l'inconscient dispose de représentations du temps pour que la temporalité soit un cadre heuristique pour le chercheur. Autrement dit, l'inconscient peut bien être une instanciation du concept de temporalité, sans que la moindre représentation du temps ne soit nécessaire dans l'inconscient. La temporalité serait alors plutôt du domaine de l'enveloppe conceptuelle que de celui de la représentation. Pour autant, une représentation inconsciente de cette enveloppe elle-même (*i.e.* de la temporalité et non du temps) peut tout à fait être envisageable.

Nous proposons donc de distinguer radicalement temps et temporalité. La temporalité étant selon nous du domaine de l'enveloppe, éventuellement représentable. Le temps étant, lui, une autre chose que nous ne pouvons préciser dans l'état²³, et dont la possibilité de représentation dans l'inconscient ne nous semble pas être une hypothèse indispensable. Ainsi, il semble bien que le temps ne puisse être atteint que par le biais d'un artefact conceptuel : la temporalité. En d'autres termes, le temps n'est pas un objet et reste, comme la mort, totalement opaque à la connaissance scientifique.

Nous essayons maintenant de présenter cette enveloppe de la temporalité dans le tableau ci-dessous, encore convient-il de garder présent à l'esprit que les distinctions que nous opérons le sont pour une meilleure compréhension. Comme il paraît bien peu vraisemblable qu'elles puissent correspondre dans le réel psychique à des zones aussi cloisonnées, nous en témoignerons par le pointillé entre les cases du tableau.

	...du temps comme catégorie	...du cours du temps
Déni	<i>Intemporel</i>	
Dénégation		<i>Atemporel</i>
Ni déni ni dénéga	<i>Temporel</i>	

Une autre façon de présenter finalement les mêmes choses se trouve dans le tableau ci-dessous, avec toujours les mêmes réserves exprimées par les pointillés.

	Non-pertinence du temps comme catégorie	Non-pertinence du cours du temps, mais pertinence du temps comme catégorie	Pertinence du cours du temps et pertinence du temps comme catégorie
Statut de la temporalité	<i>Intemporalité</i>	<i>Atemporalité</i>	<i>Temporalité</i>
Dynamique	<i>dans l'agir actualisable</i>	<i>dans le dire potentiel</i>	<i>dans le dire et l'agir actualisables</i>
Topique	<i>Inconscient</i>		<i>Conscient</i>

Nous nous trouvons ainsi en présence de deux espaces de trajectoires possibles radicalement indépendants : un espace de pertinence de la temporalité et un espace où cette temporalité n'est plus pertinente. Ces deux espaces de trajectoires sont en définitive deux espaces de trajectoires des contenus inconscients.

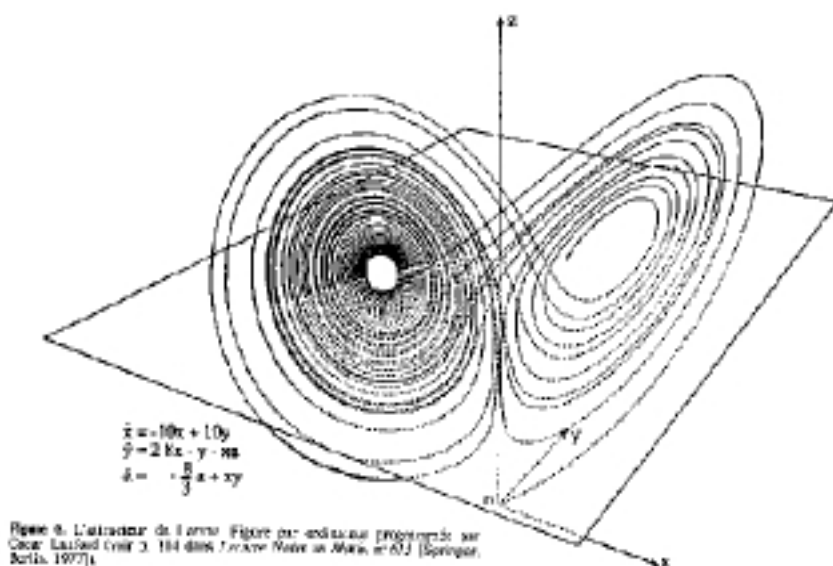
On pourrait maintenant supposer que les contenus qui évoluent dans ces espaces seraient aussi radicalement différents les uns des autres que le sont les espaces. Alors, en quelque sorte, ces espaces seraient clos et aucun passage de contenus de l'un à l'autre ne serait possible. Il s'agirait dans cette hypothèse de deux compartiments clos et étanches. Une autre hypothèse serait par contre que ces deux espaces ne soient pas complètement clos ni complètement étanches. Par ailleurs, une condition supplémentaire nous est imposée par les textes de Freud sur le refoulement qui exige qu'une variation très importante des trajectoires ait lieu sous l'effet d'une infime modification.

Disons, d'entrée de jeu, que la première hypothèse semble assez improbable dans un contexte métapsychologique. En effet, le cloisonnement étanche qu'elle suppose entre les divers espaces de contenus

ne semble guère soutenable. Les contenus inconscients étant susceptibles de s'actualiser par la voie symptomatique, voie qui reste elle-même inconsciente, ceci suppose un mouvement suffisamment libre des contenus d'un espace psychique à un autre. On sait, d'autre part, que l'inconscient n'est pas totalement opaque à la conscience, la procédure analytique en est l'illustration. Bref, il nous semble peu raisonnable d'envisager un cloisonnement aussi étanche des espaces de trajectoires des contenus. Pour autant, ceci ne saurait suffire à nous engager positivement en faveur de la pertinence de la deuxième hypothèse. Nous n'avons somme toute ici qu'un critère négatif à l'encontre de la première.

En ce qui concerne la deuxième hypothèse, il y aurait une seule espèce de contenus, mais avec une sorte de continuité entre les espaces des trajectoires. En d'autres termes, il faudrait qu'existe une zone commune à ces deux espaces où les trajectoires pourraient dévier de façon très importante d'un espace à l'autre sous l'effet d'une imperceptible variation.

Vers les années soixante, E. Lorenz avait continué son travail sur les convections dans les systèmes météorologiques et était parvenu à le réduire sous la forme d'un système de trois équations différentielles. Lorsqu'il s'est mis à tracer sur son ordinateur l'évolution de ce système, il observa une espèce de spirale double, comme deux ailes de papillon imbriquées avec une habileté infinie... des boucles et des spirales « qui » se serraient à l'infini, sans jamais réellement se joindre, sans jamais s'intersecter ²⁴. L'évolution du système converge vers cette figure qu'on appelle un attracteur. De façon générale, un attracteur est la forme de stabilité d'un système ; par exemple, le fond d'un bol est un attracteur très commun. Par contre, l'attracteur de Lorenz est un attracteur étrange, justement en raison de l'étrangeté de sa constitution décrite par J. Gleick. Mais, par ailleurs, cet attracteur est infiniment sensible à de petites variations des conditions initiales. Il suffit que l'origine soit un peu déplacée pour que l'ensemble de l'attracteur, c'est-à-dire les trajectoires qu'il contient, en soit bouleversé, sans pour autant que la forme globale soit, elle, radicalement différente.



Attracteur de Lorenz (figure lég. modifiée, *in* Ruelle, D. - Voir notes.)

En fait, il s'agit d'un seul et même espace de trajectoires qui se croisent au milieu de la figure et passent d'une zone à l'autre sans qu'il soit possible de préciser les paramètres qui déterminent le passage d'un héli-espace à l'autre. L'attracteur de Lorenz est un attracteur dont la forme est plus connue sous le nom imagé de « selle de cheval ». Cette figure est un signe de l'existence d'un système à évolution chaotique.

Le modèle de l'attracteur de Lorenz semble un modèle théorique séduisant, les systèmes à évolution chaotique venant de la physique, et qui paraît illustrer et correspondre de façon intéressante à notre deuxième hypothèse. Mais pour autant, ceci ne suffit pas à évacuer la première hypothèse, de la nature radicalement différente des contenus qui évolueraient dans deux espaces clos et étanches l'un à l'autre. En fait, bien qu'a priori nous puissions disposer d'un modèle externe, il est épistémologiquement impératif de trouver une pertinence métapsychologique, interne à notre discipline, qui nous permettrait de prendre en considération l'une plutôt que l'autre de ces deux hypothèses. Le seul critère négatif ne saurait suffire, de même qu'en médecine le diagnostic négatif par élimination ne doit être utilisé qu'en toute dernière extrémité.



Originnaire et prototype : le Ur

L'article sur le refoulement et celui sur l'inconscient sont tous les deux de 1915, l'un annonce l'autre, ou porte en lui les échos de l'autre. À la difficulté de lecture du texte sur l'inconscient concernant la question de la temporalité, fait écho la difficulté à conceptualiser le refoulement proprement dit et le refoulement originnaire. En effet, c'est bien sur la question de l'originnaire que ces difficultés achoppent ou, comme le dit J. Laplanche, sur la question du *Ur*. En un mot, la question centrale porte sur l'originnaire comme début, origine temporelle, ou au contraire l'originnaire comme prototype.

Origine, premier, prototype, zéro, tout cela a quelque chose à voir avec les chiffres et notre façon de les considérer et de les manipuler. Le zéro est à la fois le cardinal de l'ensemble vide et le prototype, le modèle de tous les cardinaux. La présence du zéro dans toutes les bases numériques pourrait montrer sa position particulière de cardinal de l'ensemble vide, existant dans tout système de comptage. Comme cardinal, il ne peut en aucun cas être l'élément premier d'une énumération. Bien que modèle, il n'est pas une origine en ce que l'origine suppose (et n'existe que par) un élément qui lui succède. En d'autres termes, il n'existe pas de « zéroième » élément d'une série auquel pourrait faire suite un « premier ».

En effet, le premier des ordinaux, des énumérables, est représenté par « 1^{er} » ou par « n° 1 ». Par contre, le « 1 » qui n'est associé à aucune autre graphie apposée est, lui, le cardinal d'un ensemble comptant « un » élément et ne peut être, au sens strict, le premier élément de cet ensemble. Plus loin, l'élément « 1 » d'un ensemble n'est pas forcément le « 1^{er} » élément de cet ensemble, mais peut-être seulement le énième.

Si on n'y prend garde, il peut se glisser une certaine ambiguïté autour des notions de prototype et d'originnaire (recouvertes par le *Ur*), selon qu'on se réfère à la cardinalité (le comptage) ou à l'ordinalité (le classement). Il s'agit en fait de toute l'ambiguïté du préfixe allemand *Ur* : *Urphantasien* — fantasmes originaires, *Urszene* — scène originnaire/scène primitive, *Urvedrängung* — refoulement originnaire (pour S. Freud « première phase du refoulement » et pour J. Laplanche et J.-B. Pontalis, « à l'origine des premières formations inconscientes ». Sans entrer dans le détail que nécessiterait l'analyse plus fine du *Ur*, nous pouvons en constater l'ambiguïté en français. Dans les écrits métapsychologiques, il semble

relativement convenu de conférer au prototype le sens de modèle et à l'originaire celui de fondement, mais pour autant la question de la cardinalité par rapport à celle de l'ordinalité reste toujours entière. Une solution pourrait être de renvoyer le *Ur* à l'originaire, le fondement, puis à partir de là de différencier le prototype comme modèle descriptif (cardinalité) et l'origine en tant que « 1^{er} » élément (ordinalité).

Dans cette approche, le prototype envisagé d'un point de vue cardinal ne saurait avoir valeur de premier mais seulement de modèle, au lieu duquel viendront se placer les différentes graphies de la suite des nombres en vue d'une opération de comptage et non de classement. Au niveau du cardinal donc, il ne saurait être question d'une relation d'ordre, mais seulement d'un dénombrement d'éléments qualitativement différenciables.

De la même façon, l'origine, en ce qu'elle est clairement le « 1^{er} » d'une série, désignera le repérage ordinal que peut éventuellement accepter un ensemble. Cette origine implique une relation d'ordre qui permet de classer nettement le premier élément par rapport au second, et ainsi de suite.

Il convient ici de rappeler que, si, et seulement si, un ensemble admet une unité, au moins deux éléments, et au moins une relation d'ordre entre ses éléments, on pourra le représenter à l'aide d'un vecteur orienté. En l'absence d'unité, il nous faudra strictement nous contenter de parler d'orientation et non de vectorisation. De ces dernières remarques, il vient que le prototype, incompatible avec une relation d'ordre, ignore toute vectorisation ou orientation qui n'existent que partant d'une origine. Ainsi, en se distinguant du prototype, l'origine représente bien alors l'élément « 1^{er} » d'une série.

En ce qui nous concerne donc, nous ne pouvons retenir du prototype que sa dimension cardinale, en le dépouillant de tout aspect génétique ou ordinal. Parallèlement, de l'origine nous ne retiendrons que sa dimension ordinale. Dans cette approche, il reste possible d'entendre le *Ur* comme originaire, mais un originaire foncièrement ambivalent : d'un côté, prototype valant modèle de dénombrement d'un ensemble, et de l'autre, origine valant comme élément premier et parfois unique d'un ensemble.



Autour du refoulement originaire

Nous avons dit plus haut qu'une hypothèse convenable pourrait être trouvée dans la coexistence au sein de l'inconscient de deux aspects de la négation du temps : l'intemporalité et l'atemporalité. Nous avons aussi pensé que ces deux aspects pouvaient correspondre à deux espaces de trajectoires des contenus inconscients, présentant entre eux une zone de bifurcation possible. Nous avons également envisagé que le passage d'un espace à l'autre puisse se faire suivant un modèle chaotique, donc imprévisible.

Posons maintenant, d'une part, l'hypothèse que l'un de ces espaces est de l'ordre du cardinal, propre à décrire un comptage, et que l'autre est de l'ordre de l'ordinal, propre à décrire un classement. Autrement dit, l'un de ces espaces se caractériserait par une intemporalité. Une intemporalité qui jouerait un rôle de cardinal, déniait toute temporalité et toute ordinalité. L'autre espace de trajectoires des contenus inconscients serait alors marqué, lui, du sceau de l'ordinalité ou plutôt de sa dénégation, de la dénégation de la successivité temporelle qui en vaut reconnaissance : l'atemporel.

Considérons alors, d'autre part, que le texte de Freud nous montre deux types de refoulement bien différents, ou mieux deux ensembles d'éléments refoulés différents. Le premier est ce que Freud appelle le « refoulé originaire », qui résulte d'un mouvement de « refoulement originaire ». Comme Freud indique que cet « originaire » n'est pas à l'origine du refoulement secondaire, il semble correct d'envisager cet originaire dans sa cardinalité et non pas dans son ordinalité. Cet « originaire » a valeur de prototype, de modèle, en ce que justement il n'est pas le « 1^{er} » d'une série orientée de refoulements. Dans ce refoulement « originaire », dans cet espace cardinal de trajectoires, dans cet espace prototypique²⁵, le représentant psychique de la pulsion subsiste alors de façon inaltérable. C'est en tant qu'élément réputé dénombrable, individualisable mais non classable, qu'il y subsiste. Et il semblerait bien que ce soit justement en raison de cette impossibilité à le dire « 1^{er} », « second » ou énième qu'il demeure inaltérable, là où la temporalité n'a plus aucune pertinence et où l'avant et l'après résonnent comme des non-sens. Si alors on considère que le cardinal dénombre les éléments sans les classer, mais pourtant sans que les semblables ne s'y confondent, ne pourrait-on voir chez Anaxagore de

Clazimène, rapporté par Aristote, comme un écho antécédent de cette inaltérabilité du refoulé « originaire » : Presque toutes les choses, dit-il, qui sont formées de parties semblables entre elles... subsistent éternellement²⁶.

Les conséquences de cette lecture nous conduisent à l'évidence que l'organisation qui semble présider dans l'espace de trajectoires du refoulement « originaire » ne serait pas une organisation conçue sur le modèle d'une relation d'ordre. En effet, dès lors que ne s'y trouve pas la place d'une ordinalité, nous ne pouvons plus y repérer la moindre possibilité d'un ordre. Nous sommes au déni de la temporalité, dans l'intemporel. Nous nous trouvons alors en présence d'un magma de contenus semblables, qui coexistent simultanément dans le même lieu en emplissant la totalité de cet espace, éléments apposés dont aucun ne fait saillie. Ce que Freud nous semble avoir traduit avec une densité toute particulière dans le choix fait du singulier « refoulé originaire ». Ne pourrait-on d'ailleurs aller un tout petit peu plus loin, et suggérer que sur la base de cette cardinalité, sur la base du prototype, pourrait se développer quelque chose de l'ordre de la condensation ?

Dans l'autre espace de trajectoires, dans notre hypothèse, lié au premier par une zone de bifurcation qui rend possible les bascules de l'un à l'autre : le « refoulement proprement dit » et les « rejets du refoulé ». On sera maintenant particulièrement sensible au passage à l'ordinalité, dans la naissance d'un terme premier (et peut-être dernier) d'une série, et au passage significatif d'un singulier à un pluriel, les rejets du refoulé. L'ordinalité et la possibilité d'arranger les uns par rapport aux autres les contenus refoulés témoignent en faveur d'un changement de régime du fonctionnement inconscient²⁷. Alors, nous pouvons déployer autant qu'il nous plaît cet espace psychique, cet espace du refoulement « proprement dit ». Nous pouvons le déployer dans toute la temporalité, quand bien même elle fait l'objet des plus énergiques dénégations par l'atemporel. Ainsi, du magma cardinal en fusion, d'allure tellurique, on passerait à une cristallisation²⁸ ordinale plus froide qui séparerait et individualiserait des représentations qui s'ordonnent en chaînes sémantiques. L'énergie psychique libre pour la dissipation pourrait commencer à se lier à des représentations plus individualisées, comme nous le notions quelques pages plus haut, et l'entropie diminuerait alors. De la même manière que précédemment, ne pourrait-on imaginer encore que sur la base de cette

ordinalité, sur la base de ce premier qu'est une origine, pourrait prendre assise le mécanisme de déplacement ?

Enfin, si nous allions plus loin, en direction du Manuscrit E, on pourrait faire l'hypothèse que le refoulé originaire serait un magma d'indifférenciation pure, parfaitement mortelle si elle ne commençait à se lier et à entrer dans le temps, ne fût-ce que par sa dénégaration²⁹.

Pourtant cette lecture du Manuscrit E pose à son tour une autre question : quelle est la nature réelle du refoulé originaire ? S'agit-il à proprement parler de représentations comme le sont les rejets du refoulé ? Freud est tout à fait explicite sur ce point : il s'agit du représentant-représentation et non de représentations. Le concept de représentant-représentation n'est pas simple, nous serons d'accord avec J. Laplanche et J.-B. Pontalis pour ne pas traduire l'allemand *Vorstellungsrepräsentant* par représentant de la représentation. Comme ils le soulignent, c'est la représentation qui représente elle-même la pulsion, et le représentant ne saurait représenter la représentation. Le représentant est un délégué de la pulsion, écrivent-ils. Le représentant-représentation semble alors être quelque chose d'intermédiaire entre l'affect et la représentation, une sorte de représentant énergétique de la pulsion associé à une représentation. Pour filer la métaphore du délégué, ce délégué serait en habit de représentation. On peut penser qu'à travers la continuité entre les espaces du refoulé originaire et celui des rejets du refoulement, il y a une sorte d'inversion qualitative en symétrie des contenus. Ou plutôt, et pour rester dans une vision dialectique, du côté du refoulé originaire, ce serait le pôle représentationnel qui serait potentialisé et le pôle énergétique qui s'actualiserait plus volontiers. Du côté du refoulé originaire, la délégation énergétique de la pulsion serait plus importante que l'habit de représentation.

En position dialectique, du côté des rejets du refoulement, l'habit de représentation³⁰ serait plus prégnant que la délégation énergétique. L'image de deux espaces différents, mais avec une zone de transition de l'un à l'autre, semble tout à fait convenir à cette dialectisation dans des plans différents. Dans un de ces plans l'énergétique s'actualiserait, dans l'autre ce serait plutôt l'habit de représentation qui s'actualiserait.

Si on veut bien considérer que c'est cet habit de représentation qui permet de différencier les unes des autres les représentations, on peut penser que

nous nous trouvons là dans le domaine de l'ordinalité, du discret. Dialectiquement, on pourrait alors envisager que l'espace du refoulé originaire (prototype, modèle) soit en pleine cardinalité, un continuum d'énergie psychique. Ainsi, il ne semble pas abusif de faire l'hypothèse théorique de deux espaces psychiques en relations dialectiques, où ce qui est potentiel dans l'un serait actuel dans l'autre. Bien sûr, une telle hypothèse n'a pas vocation d'éradiquer tout aspect représentatif dans l'espace du refoulement originaire, pas plus qu'il n'est question de dénier tout aspect énergétique dans l'espace du refoulement proprement dit sous prétexte de différenciation.

L'image de l'attracteur de Lorenz, que nous avons vue, semble tout à fait convenir à cette dialectisation dans des plans différents. Dans un plan, l'énergétique s'actualise et dans l'autre, c'est au tour de la parure de représentation de s'actualiser. Si on considère que c'est la parure qui permet de distinguer les unes des autres les différentes représentations, on se rend immédiatement compte que nous sommes là dans le domaine de l'ordinalité, du discret. Au contraire, dans l'espace du refoulé originaire, en pleine cardinalité, nous serons alors dans le domaine d'un continuum d'énergie psychique. Il semble bien ainsi que nous nous trouvions au niveau de cet attracteur chaotique, au point où le continu de l'énergie psychique semble s'actualiser en représentations discrètes. En d'autres termes, nous sommes vraisemblablement au point nodal de la dialectique du continu et du discret.

Pourtant, malgré ce que nous en disons, l'attracteur chaotique n'est certainement pas la seule et unique façon dont puisse s'articuler deux espaces dialectiques. Si nous voulons assurer la pertinence de ce modèle relativement aux questions métapsychologiques, il nous faudra justifier d'un élément supplémentaire : le passage d'un espace à l'autre doit être causé par de petites variations des conditions initiales et se faire sur un mode hyperbolique. Autrement dit, la clinique doit permettre, si l'hypothèse est pertinente, d'observer à partir d'infimes variations des productions qui semblent réellement diverger avec une extrême rapidité.



La censure

La modalité de la transition est donc un des éléments importants qui nous permettront d'assurer la pertinence du modèle chaotique aux éléments métapsychologiques que nous envisageons. Entre l'un et l'autre espace, Freud nous indique maintenant une transition par le concept de censure. On a coutume, lorsqu'on parle de censure, d'envisager presque de façon unique la censure entre l'inconscient et le préconscient, mais la censure ou plutôt la fonction de censure semble avoir un champ plus large. En fait, il ne semble pas que le nombre de censures existant dans le psychisme soit fixé de manière définitive par Freud. Selon lui, chaque fois qu'on monte vers un degré plus élevé d'organisation psychique, le passage se fait par une censure. En d'autres termes, chaque fois que l'entropie baisse, que l'ordre s'accroît au passage d'un niveau à un autre, il y a mise en fonctionnement d'une censure. Cette fonction de censure est bien connue : elle filtre ce qui restera dans un espace d'un niveau d'ordre donné et ce qui sera admis à passer dans un autre espace d'ordre plus élevé. On voit alors que le modèle d'évolution chaotique semble bien être adéquat à décrire ces espaces d'ordre croissant et cette fonction de censure qui les relie. Nous sommes ici au niveau de l'analogie formelle, mais il semble possible d'aller un peu plus loin. Si nous restons dans ce type de modélisation, la trajectoire d'un contenu inconscient devrait être déterminée par les paramètres caractérisant ses conditions initiales. Deux contenus aux paramètres très proches mais imperceptiblement différents devront vraisemblablement avoir des destins représentationnels non seulement différents, mais extrêmement différents. C'est bien là ce que Freud décrivait dans la citation que nous en avons fait :

« Dans ce même contexte on peut comprendre que les objets préférés des hommes, leurs idéaux, découlent de mêmes perceptions et expériences que les objets qu'ils ont le plus en horreur ; ils ne se distinguent les uns des autres, à l'origine, que par d'infimes modifications³¹. »

Ainsi, la modélisation que nous proposons semble bien aller au-delà de la simple analogie formelle pour atteindre à une analogie fonctionnelle. La censure métapsychologique apparaît ainsi avec quelque vraisemblance, comme une zone (ici de l'attracteur de Lorenz) où les trajectoires passent d'un héli-espace à l'autre. Elle est à la fois ce qui sépare mais aussi et peut-être surtout ce qui lie. Pour autant, rien ne nous permet pour l'instant

d'aller plus loin et d'envisager une analogie cette fois structurelle. Ainsi, si le modèle d'évolution chaotique présenté ici est fondé sur le modèle de l'attracteur de Lorenz, il ne faudrait pas penser de là que ce modèle précis soit « LE » modèle structurel de la censure. Nous touchons là les limites de la modélisation dans une discipline par transfert de modélisation d'une autre.

Il semble donc bien conforme à notre lecture du « Refoulement » et de « L'inconscient » de penser que les deux types de refoulés évoluent dans deux espaces de trajectoires distincts liés par une censure formant néanmoins une continuité. La référence à la temporalité nous a permis d'envisager le refoulé originaire comme dans un espace d'intemporalité, et les rejets du refoulé comme dans un espace d'atemporalité. Entre les deux niveaux de négatifs temporels que désignent ces espaces, il y a aussi passage d'un niveau d'entropie à un autre plus faible, donc il y a une diminution du niveau d'entropie du système. Or la thermodynamique nous enseigne que l'entropie d'un système augmente de façon irréversible, c'est justement ce qui détermine la flèche du temps, mais seulement à la condition que ce système soit clos³² à un niveau global.

En effet, tous les systèmes du monde sont inclus dans l'univers et ainsi globalement l'univers peut-il être considéré comme un système clos. Pourtant, localement, il n'est pas interdit de penser que certains systèmes puissent être ouverts. En fait, ceci semble être le cas de l'ensemble des systèmes vivants, dont une des caractéristiques est justement d'interagir avec leur environnement, ce qui leur confère notamment la qualité d'être des systèmes dissipatifs. Une autre des caractéristiques essentielles des systèmes ouverts locaux, ou plus simplement dissipatifs, est généralement la production d'un certain ordre³³, donc de différenciations, et finalement d'une actualisation du discret assortie d'une potentialisation du continu. Il s'agit ainsi d'une capacité de ces systèmes à diminuer leur entropie ou du moins de la maintenir à un niveau stable moyennant une consommation d'énergie constante. Ainsi, dans le cas du maintien d'un refoulement — refoulement entendu comme rebroussement de trajectoire au niveau de la censure entre deux espaces de niveaux entropiques décroissants, et refoulement entendu dans notre modèle d'évolution chaotique comme résultant d'une trajectoire déterminée par ses paramètres initiaux — il y a maintien du niveau d'ordre, consommation constante d'énergie libre et

maintien d'un ordre constant par une mise en œuvre constante d'énergie liée. En revanche, dans le cas du franchissement de la censure, il y a diminution de l'entropie, diminution de l'énergie libre et augmentation corrélative de l'énergie liée permettant le passage à un niveau d'ordre plus élevé. Comparons maintenant le résultat de notre modèle avec la métapsychologie freudienne. Nous pouvons nous représenter les choses ainsi : le refoulé exerce, en direction du conscient, une pression continue, qui doit être équilibrée par une contre-pression incessante. Maintenir le refoulement suppose donc une dépense constante de force ; le supprimer, cela signifie, du point de vue économique, une épargne³⁴.

La « pression continue » dont fait état Freud semble correspondre à notre « consommation constante d'énergie libre », de même la « contre-pression incessante » correspondrait à ce que nous décrivons comme une « mise en œuvre constante d'énergie liée ». Le passage à un niveau d'ordre plus élevé, la suppression du refoulement, est pour Freud « une épargne » et pour nous une « diminution de l'énergie libre ». Il semble bien, ainsi, que la modélisation en termes entropiques soit relativement conforme à l'économie du refoulement que présente la métapsychologie freudienne.

Par ailleurs, il suit de ce que nous avons écrit plus haut que si l'entropie d'un système est susceptible de diminuer localement, ou de rester stable, la flèche du temps est corrélativement susceptible de s'inverser ou s'annuler localement pour ce système. Autrement dit, si nous restons dans le modèle des trajectoires chaotiques, un rebroussement subit et tout à fait local de la trajectoire temporelle ne peut être exclu. La question de l'après-coup, si souvent traitée, resurgit alors dans cette problématique du chaos. Attribution nouvelle d'une signification, faisant un sens nouveau sous l'impact d'un événement insignifiant en apparence ; élément central de la souffrance d'Emma³⁵, mais aussi sorte d'artefact produisant, mettant au jour un savoir insu ancien. L'après-coup peut aussi être pensé comme un rebroussement local de la temporalité, comme une réduction locale de l'entropie, inattendue, imprévue, avec un caractère invasif brutal contrastant avec l'insignifiance du déclencheur. Passage du désordre à l'ordre, de la cardinalité à l'ordinalité, passage qui ne va pas sans souffrance ou faute. Mais, il convient de ne pas oublier qu'un tel passage est strictement conditionné par un déclencheur, aussi insignifiant qu'il paraisse. C'est en quelque sorte sous sa touche que, de l'absence d'ordre,

peut se dégager une trajectoire conduisant à un certain ordre. C'est donc dire que nous devons envisager que, pour faire cette touche sur un « élément » plus prototypique, ce déclencheur doit suivre une trajectoire qui le conduise de l'ordre vers l'absence d'ordre.

Pour autant, ceci ne saurait signifier qu'à un niveau global, la flèche du temps puisse s'inverser. Une telle inversion locale de l'entropie n'est pas le fait que des systèmes vivants, ou alors il faudrait considérablement élargir la notion de vie. En fait, aucun système physique ne peut être considéré comme absolument fermé, si ce n'est pour les besoins de la rationalisation des sciences physiques. Mais, en contrepartie, aucun système physique ne peut être non plus considéré comme absolument ouvert. Ces remarques impliquent donc la nécessité de faire intervenir une conception dialectique entre le clos et l'ouvert, entre le continu et le discret, entre l'intemporel et l'atemporel, entre le refoulé originaire et les rejets du refoulé. Bref, tout nous conduit à penser que le système psychique semble être une instanciation de ces concepts dialectiques inséparablement liés. Poursuivons ! Nous avons dit que le concept de clôture absolue comme celui d'ouverture absolue n'existent pas, qu'ils ne sont en quelque sorte qu'un artefact, qu'un produit de l'effort de compréhension du monde par l'homme. Enfin, disons-le, qu'un comme si. Qu'un comme si le système psychique résultait de l'instanciation d'un artefact en forme de dialectique... mais si le « comme si » était véritablement la façon dont l'être humain est structuré...

Dans le type de modèle que nous proposons, celui d'une évolution chaotique, il y infiniment peu de chances que les émergences du refoulé originaire passent entièrement dans l'espace d'atemporalité, devenant ainsi des rejets du refoulé plus ordonnés. En effet, de la même façon qu'il n'y pratiquement aucune chance qu'une longue série de lancers de pièces produise une série exclusivement composée de piles ou exclusivement de faces, la probabilité d'un tel événement reste vraisemblablement très proche de zéro. Peut-être pourrait-on rendre ceci par l'image d'une sorte d'asymptote probabiliste. Quoi qu'il en soit, il est fort probable qu'une bonne part du refoulé originaire reste ainsi dans l'espace d'intemporalité, jouant le rôle d'un attracteur des représentations, des rejets du refoulé de l'espace d'atemporalité.

Cette zone chaotique particulière, où se trace le passage de l'espace d'intemporalité à celui d'atemporalité, semble bien être de façon fonctionnelle l'analogue de la censure entre deux niveaux d'ordre. Nous n'avons envisagé jusqu'à maintenant que l'éventualité du passage de l'intemporalité à l'atemporalité, du désordre vers l'ordre, mais il est bien clair que le passage inverse peut s'effectuer. On le voit dans la représentation graphique de l'attracteur de Lorenz. En fait, comme dans le jeu de pile ou face, nous sommes en présence d'un système composé de deux attracteurs : un attracteur intemporalité et un attracteur atemporalité. Sur un plan métapsychologique, on peut voir dans cet attracteur intemporalité le noyau de fixation dont Freud fait état dans son texte sur le refoulement : « Nous sommes fondés à admettre un refoulement originaire, une première phase du refoulement, qui consiste en ceci que le représentant psychique (représentant-représentation) de la pulsion se voit refuser la prise en charge dans le conscient. Avec lui se produit une fixation ; le représentant correspondant subsiste à partir de là de façon inaltérable et la pulsion demeure à lui liée³⁶. »

Certes, ce texte montre des divergences notables avec notre modèle, notamment le fait que la censure est présentée comme active et non comme un simple lieu de passage, zone à évolution chaotique. Notre modèle prévoit que la trajectoire est déterminée par ses conditions initiales et non par les avatars qu'elle peut rencontrer. Le modèle auquel semble se référer Freud est, dans le cas de la censure, assez proche du modèle biochimique de la membrane cellulaire. Mais il faut constater que l'analogie avec une membrane cellulaire active a des limites. En effet, la cellule n'échange pas directement ses métabolites avec une autre cellule mais avec le milieu extra cellulaire. Dans cette analogie, on ne peut que se demander à quoi pourrait référer dans l'appareil psychique un tel milieu extra cellulaire ? Devrait-on penser qu'il s'agit d'une autre instance psychique ?

Au contraire, le modèle issu de la théorie du chaos fait l'économie d'une telle question ; la censure pourrait alors n'être plus conçue comme un élément actif du destin des représentations, mais comme une zone particulière où va s'exprimer avec une acuité toute particulière ce même destin, un destin déterminé bien en amont par les conditions initiales. Ainsi, au concept de censure comme agent, acteur, sinon auteur du refoulement, nous proposons de substituer le concept topologique, certes

plus passif, de lieu de prolongation ou de refoulement des trajectoires. La question de l'articulation entre le refoulé originaire et les rejetons du refoulé se pose à nouveau, mais en d'autres termes. Il nous faudrait en effet envisager le rapport entre le refoulement et la fixation. La fixation dans le refoulé originaire est-elle le résultat d'un prototype du refoulement, ou bien s'agit-il de deux mécanismes distincts ? Notre étude ne nous permet de trancher, et cette question devra rester (heureusement) ouverte. Mais, il n'en reste pas moins que cette zone de censure demeure le témoin privilégié, le passage obligé, le point nodal des éventuels changements de trajectoires. Et pourtant, tout semble se passer comme si la censure était quelque chose d'actif... mais si le « comme si » était véritablement la façon dont l'être humain est structuré...

Au terme de cette approche du psychisme dans la ligne de la théorie du chaos, nous nous trouvons avec un certain nombre de clés : le refoulement, l'originaire, le temps, la logique. Pouvons-nous imaginer un seul instant, alors que nos développements se fondent à l'évidence sur la première topique, que seul le hasard (*sic...*) ait fait écrire à Freud en 1937, dans les toutes dernières lignes de son article « Constructions dans l'analyse » : « Leur pouvoir [celui des délires naccessibles à la critique *logique* - ndlr] provient de leur contenu de vérité historique, vérité qu'ils ont été puiser dans le refoulement de temps originaires oubliés³⁷. »



Arguments pour une méthode

De quel chaos l'homme est sorti, tu l'apprendras si tu ne le sais pas encore. Il en est mal sorti ; de tout son poids naïf il y retombe dès que l'Esprit ne le soulève plus au-dessus.

GIDE, Le retour de l'enfant prodige, 3^e tableau.

Comme le rappelait J. Laplanche, il semble y avoir un acte de déformation qui serait comme fondateur du champ psychanalytique. Si nous ne pouvons examiner cette question du point de vue de la pratique elle-même, nous pouvons néanmoins le faire du point de vue de la métapsychologie. En d'autres termes, la métapsychologie n'est-elle fondée et construite que par et sur des déformations d'autres disciplines scientifiques ? Il est clair que nous ne le pensons pas ! Il semble, bien au contraire, que la

métapsychologie a pu s'édifier à partir de certaines intuitions concernant d'autres disciplines scientifiques, et notamment la physique. Une intuition qui serait comme un son harmonique d'une discipline hors de son propre champ. Le Lexis atteste dès 1636 un sens particulier pour l'adjectif harmonique c'est ce sens que nous voulons souligner ici : « Harmonique : se dit de sons produits sur un instrument à cordes en point convenable (nœud de vibration), de manière à y annuler l'oscillation de la corde, sans toutefois empêcher les mouvements de se transmettre de part et d'autre de ce point. »

Ainsi, le son que devrait produire la corde se trouve-t-il déplacé dans un espace sonore étranger à celui qu'on attendrait si la corde était fermement pincée³⁸. Nous pensons qu'il en va tout à fait de même au sujet de certaines intuitions qui fondent la métapsychologie. Et, s'il y a déplacement du champ d'origine, il n'en reste pas moins que la métaphore³⁹, l'harmonique ainsi produite doit lui convenir.

« Lui convient », dans le cas de la corde, signifie : est dans un rapport défini avec la note qui aurait dû être produite. « Lui convenir », dans le cas qui nous préoccupe, signifie que la résonance d'un concept ou d'une notion d'un autre champ scientifique, que nous obtenons dans une perspective métapsychologique, doit être dans un rapport défini avec l'usage qu'il en est fait dans son propre champ. C'est justement le caractère sous-entendu de ce rapport défini qui fonde en sens la métaphore. Que le sous-entendu d'un tel rapport ne soit plus aussi clairement défini, voilà qui risque fort de faire déraiser le travail métaphorique vers une pratique insensée que ne sauvera même pas la poétique du *non-sens*.

Freud compare le travail de l'analyste à celui de l'archéologue, l'un élabore une construction à partir d'éléments du psychisme qui sont présents, l'autre opère une reconstruction à partir de fragments éparpillés d'objets disparus. Mais pourtant la construction de l'analyste, même tout à fait pertinente, ne ramène souvent chez l'analysé que : « non pas l'événement même qui était le contenu de la construction, mais des détails voisins de ce contenu, par exemple, avec une extrême précision, les visages des personnes qui y figuraient, ou les pièces dans lesquelles quelque chose de semblable aurait pu se passer, ou bien encore, de façon un peu plus éloignée, les objets contenus dans ces pièces et que la construction ne pouvait évidemment pas connaître⁴⁰. »

Le motif de la construction dans l'analyse semble donc bien être dans un rapport défini avec certains souvenirs. Mais, comme un son harmonique ne donne pas le même son, le son direct de la corde pincée, la construction n'éveille pas de souvenirs directs mais seulement des souvenirs connexes, venant « de part de d'autre » du « point convenable » qui est le lieu du motif de la construction. En ce lieu du motif, en ce « point convenable », l'oscillation y est annulée, et c'est justement cette annulation en ce point qui permet la prolongation et la résonance.

Ce travail de construction dans l'analyse semble fort proche du travail de modélisation par transfert de modèles. En effet, le modèle que l'on transfère, le modèle qui vient d'ailleurs, le modèle étranger, saisi et importé par la liberté mercenaire du métapsychologue, va être justement le « point convenable » d'annulation des « oscillations » propres de ce modèle. Alors seulement, il pourra résonner en harmonique dans le champ métapsychologique.

Que doit-on entendre dans le cadre des transferts de modélisation par « annulation des oscillations » ? L'image de l'harmonique va nous aider à le préciser. Pour produire une harmonique sur une corde, il est absolument essentiel que le doigt qui se pose sur la corde le fasse en un point tout à fait précis. La moindre imprécision, ne fût-ce que de quelques millimètres, sur la position du doigt entraîne l'impossibilité d'émettre l'harmonique, et la production sonore de quelque chose de totalement méconnaissable. Nous pouvons ainsi dégager un premier élément essentiel dans la précision et l'exactitude absolue. C'est-à-dire la connaissance exacte du point. Si nous acceptons la métaphore de la note harmonique pour les transferts de modélisation, nous sommes directement conduit à poser le caractère essentiel et fondamental de la précision et de l'exactitude absolue. En d'autres termes, un concept ne saurait être transféré sans dommage si l'essence même de ce concept n'est connue que de façon approximative.

Le deuxième élément que notre métaphore nous permet d'envisager est celui de la technique. Cette technique doit être impeccable, précise et nette. On ne saurait produire une harmonique si le doigt vacille sur la corde. De la même façon, il nous semble qu'on ne saurait produire un effet d'un transfert de modélisation si l'esprit hésite le moins du monde. Le geste du transfert doit être net et précis. Seule donc cette précision de la connaissance et celle du geste nous paraissent aptes à garantir une

propagation efficace du concept, dont la valence originaire (prototypique) sera alors annulée, dans le champ de la métapsychologie.

Lorsque ces conditions sont réunies, le son originaire de la corde est annulé au profit de l'harmonique ; lorsque ces conditions sont réunies, la valence originaire du concept est annulée au profit de ses résonances sémantiques. Annuler le sens prototypique d'un concept pour en voir se développer dans un autre espace les harmoniques sémantiques, procède vraisemblablement des deux conditions de connaissance et d'exécution. Ce qu'il s'agit d'annuler n'est pas, on l'aura compris, le sens du concept prototype, mais sa valence au sens chimique. C'est-à-dire sa capacité à se lier à d'autres éléments de son propre champ.

Ainsi, le transfert de modélisation consiste donc, pour nous, en une opération de potentialisation de la capacité d'un concept à féconder son propre champ, pour en actualiser cette même capacité dans un autre champ. Cette opération ne sera féconde qu'au prix simultané du respect du sens prototypique et de la précision d'exécution.

Pour autant, on se doute bien évidemment que les exigences théoriques que nous venons de rencontrer ne peuvent être atteintes dans leur totalité. En effet, personne ne peut plus aujourd'hui prétendre maîtriser de façon nette et explicite plus d'une discipline, et encore, même pour une seule discipline, cela ne va pas sans sérieuses difficultés. Alors, on ne peut concevoir l'exigence que nous posions que dans une dimension déontologique et éthique. Cette exigence apparaît ainsi comme un point de fuite, ou comme une asymptote vers laquelle la déontologie et l'éthique ne peuvent que nous recommander de tendre, en soulignant le caractère utopique que revêt l'espoir d'atteindre à cet idéal. Cependant, c'est ce caractère utopique même qui est peut-être le garant que le manque ne sera jamais obturé et que l'explication du psychisme par transfert de modélisation ne sera jamais complète. Il y a là, pensons-nous, un élément heureux, et tout à fait stimulant pour la recherche en métapsychologie, dans l'idée que le psychisme est par essence liberté et ne saurait être réduit totalement par quelque système intellectuel que ce soit. Même et y compris les systèmes chaotiques. D'ailleurs, l'analogie, le comme si, semble si prégnant qu'on ne peut s'empêcher, au-delà de toute théorisation, de le laisser encore résonner...

... mais si le “comme si” était véritablement la façon dont l'être humain est structuré...



Notes

1. Jean Dubois (ss la dir.de), *Dictionnaire de la langue française – Lexis*, Paris, Larousse, 1993.
2. Selon le Lexis. On notera cependant que le Gaffiot donne une traduction légèrement différente en sens 1 : glissement, mais on trouve en sens 2 : action de trébucher, et en sens 3 : faux pas, ce qui se rapproche du sens du Lexis. Pour notre part, nous préférons nous en tenir au sens du Lexis qui consonne plus facilement avec les registres métapsychologiques.
3. Nous entendons ici le « moment », à la manière du moment que déterminent des forces en action, et non d'un moment temporel.
4. J. Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1987, p. 50.
5. *Ibid.*, p. 49.
6. Encore que ce que nous écrivons du morphisme soit intentionnellement élargi en ne considérant que le concept d'application voire de transformation, par rapport au sens mathématique plus strict.
7. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1967.
8. S. Freud, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1986, p 83.
9. S. Freud, « Le refoulement », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 45-63.
10. S. Freud, « Le refoulement », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 51.
11. H. Poincaré, *Science et méthode*, Ernest marion, Paris, 1908.
12. I. Ekeland, *Le chaos*, Paris, Flammarion, 1985.
13. Il est clair que nous avons affaire ici à une question philosophique. Les Pythagoriciens, comme l'atteste Aristote (in *Métaphysique*, Paris, J. Vrin, 1991, Livre A, 5, 986a, p. 24), envisagent que le nombre est principe, comme matière et constituant des êtres et de leurs états. Xénophane ira jusqu'à assimiler l'Un à Dieu. Il semblent donc cautionner une vision d'un monde non seulement ordonné, mais aussi constitué dans son être même par le nombre. Il va de soi que ne pouvant discuter ici ces opinions, nous ne faisons donc que livrer telle qu'elle la nôtre.
14. Par exemple, la théorie du mouvement brownien.

15. Par ailleurs, le travail d'E. Lorenz sur la météorologie a montré qu'un système déterministe compliqué pouvait être simplifié en ne tenant compte que d'au moins trois équations différentielles.
16. Cette équation est connue sous le nom d'*équation logistique*. Par ailleurs, l'évolution de cette fonction (non linéaire) montre une sensibilité très nette aux conditions initiales.
17. Pour plus de détails, on pourra se reporter au site Internet de Douglas J. Ingalls : <http://members.aol.com/ingallsd/private/logistic.htm>.
18. La question clinique sera envisagée dans un article en préparation : « Au sujet de deux cas de pseudo-démences ».
19. S. Freud, « L'inconscient », in *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 65-121.
20. *Ibid.*, p. 96.
21. Instancié dans la langue par le présent atemporel.
22. Nous fondons ce point de vue sur les définitions respectives du Lexis (édition 1993).
23. Notons que cette question peut aussi se poser au sujet de la mort, et que nous serions amenés à en faire un commentaire similaire. De même que nous différencions le temps de la temporalité, nous devons différencier la mort du mourir, ou « être-à-la-mort ».
24. J. Gleick, *La théorie du chaos*, Paris, Flammarion, p. 182.
25. Au sens que nous venons d'indiquer.
26. Aristote, *Métophysique*, Paris, J. Vrin, 1991, *Livre A*, 3, 984a, p. 15-16.
27. Ce changement de régime caractérise aussi un passage de l'intemporel à l'atemporel. L'ordinal étant associé à l'atemporalité, dénégaration du cours du temps. En effet, dans cet espace d'ordinalité les représentations sont semblables et non identiques, ce qui signifie qu'elles sont discernables bien que d'allure semblable.
28. L'image freudienne du « cristal qui se brise » n'est plus dans la lecture que nous proposons une image commode et parlante, mais possède alors une évidente et forte cohérence interne.
29. Je crois qu'il convient de préciser de façon tout à fait nette et non ambiguë que nous ne formulons ici que des hypothèses, dont nous tentons d'établir la pertinence et non la vérification.
30. Représentation qui désigne aussi bien la notion de scène psychique.
31. Cf.: note 10.
32. Précisons qu'ici la notion de clôture vaut moins comme limite contraignant un système à demeurer à l'intérieur de ses frontières (conçues comme fixées), qu'à spécifier l'impossibilité d'échanges avec un hypothétique extérieur du système.
33. Remarquons explicitement qu'ici nous parlons d'*ordre* et non de *sens*. Que cet ordre donc, puisse se voir attribuer un sens, avoir une signification, n'entre pas ici en ligne de compte. Nous parlons uniquement en termes de relations logiques, explicitement donc en termes de *relations d'ordre*.
34. S. Freud, « Le refoulement », in *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1968, p. 53.
35. —, « Esquisse d'une psychologie scientifique », in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1986.
36. —, « Le refoulement », in *Métopsychoanalyse*, *op. cit.*
37. —, « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 1985, p. 281.
38. Ceux qui ont essayé de produire une fois ces *notes harmoniques* sur une corde de guitare se rendront compte de l'étrangeté d'espace et de texture sonore qui est ainsi produite, bien que la note produite soit toujours en rapport avec la note que la corde aurait dû produire.
39. Pour être clair, nous suivrons le Lexis en définissant la métaphore comme un procédé par lequel on transporte la signification propre d'un mot à une autre signification, *qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison sous-entendue*.
40. S. Freud, « Constructions dans l'analyse », *op. cit.*, p. 278.